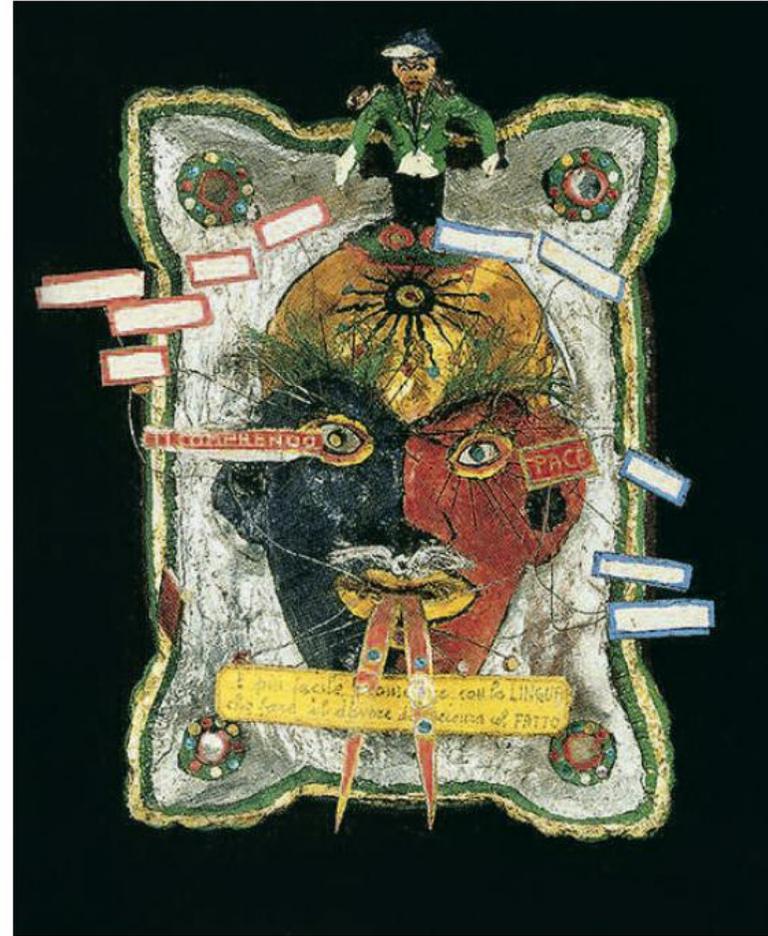


Zone de turbulence

C'EST CONTRE ce qu'il nommait « *l'art culturel* » que le plasticien Jean Dubuffet (1901-1985), « *intellectuel féru de sauvagerie* », est allé au bout de quelques intuitions fulgurantes surgies principalement dans l'entre-deux guerres. S'opposant aux conceptions esthétiques dominantes, il saluait la puissance de l'imaginaire chez les enfants, les médiums, les fous. En 1945, intrépidement, il invente l'art brut. Évidemment, les œuvres existaient déjà, mais elles n'étaient pas identifiées comme telles.

La réédition augmentée de la thèse de Lucienne Peiry (1), longtemps responsable de la Collection de l'art brut à Lausanne, précise la généalogie, la concrétisation et les paradoxes de cette notion. Dubuffet poursuit en particulier le travail de sape des surréalistes en affirmant que la création est par nature un « *phénomène malsain et pathologique* », et qu'il n'y a donc pas un art spécifique aux malades mentaux. En revanche, aliénés ou non, ceux qui peuvent être indemnes de toute culture artistique et témoigner par ailleurs d'une parfaite indifférence à la reconnaissance sociale de leur œuvre ont la liberté rare d'être au plus près de la vérité de leur fantaisie, car « *il faut choisir entre faire de l'art et être tenu pour un artiste. L'un exclut l'autre* ». Aloïse Corbaz, Adolf Wölfli,



Gaston Chaissac, Louis Soutter imposent ici leurs mondes hantés, paradoxalement devenus des valeurs sûres du marché.

EVELYNE PIEILLER.

(1) Lucienne Peiry, *L'Art brut*, Flammarion, Paris, 2016, 400 pages, 30 euros.